

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges REVAZ

Là-Haut, par Edouard Rod

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1997, tome 92a, p. 42-49

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Là-Haut

par **Edouard Rod**

L'Age d'Homme, 1997, Postface de César Revaz

recension par le chanoine Georges Revaz



Vient de paraître une réédition du roman **«Là-Haut»** d'Edouard Rod. Y sont évoquées les circonstances de l'évolution touristique du vieux village de Vallanches (Salvan). Tout y était paisible, fidèle à une civilisation traditionnelle jusqu'au jour où un financier promoteur s'efforce de promettre à la population un avenir nouveau, plein de prospérité s'il est créateur d'hôtels, de commodités, de confort et si un chemin de fer traverse la vallée et l'ouvre aux réseaux de Chamonix. Ces projets finissent par diviser la population: les uns se faisant partisans de l'évolution, les autres demeurant fidèles à l'immobilisme de toujours. Rod

concrétise cette dualité dans un contexte romanesque où il n'a pas exclu une idylle amoureuse. La thèse de l'auteur nous ramène à ce qu'on pourrait appeler la «Querelle des Anciens et des Modernes», affrontements qu'on retrouve de nos jours dans maintes situations tant privées que publiques.

Notre propos n'est pas destiné à commenter la thèse d'Edouard Rod et la manière dont elle fut mise en valeur. Il voudrait surtout, par quelques pages bien choisies, montrer la qualité remarquable du style de cet écrivain. Celui-ci habitait d'ordinaire Paris. Il pouvait donc être en

contact avec les grands prosateurs de cette époque, tels Flaubert et Maupassant, et s'en inspirer.

A dessein, nous présentons trois textes de ce roman: leur qualité littéraire appelle notre admiration et notre sympathie. A nos yeux, cette trilogie forme une petite anthologie digne d'intérêt.

## • Le vin du Valais

Jamais on n'a parlé autant qu'aujourd'hui des vins du Valais et souligné leur exceptionnelle qualité. Sont organisés des concours de dégustation, une pléiade de jeunes vigneron s'emploient à assurer à leurs vins un minutieux élevage et à faire de leur récolte ce qu'il y a de mieux en ce domaine.

Il y a un siècle, Edouard Rod, tout Vaudois qu'il fut et en dégustateur raffiné, pouvait chanter l'excellence de nos vins. Voici la page qu'il leur consacre:

*C'est un noble vin, que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas de côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles, sur un sol engraisé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Leurs grappes vertes se sont dorées aux feux d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dans l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétilé dans les vastes foudres sous l'action du ferment; puis il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides. Le voici maintenant, clair comme la pure eau des sources, blond comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à livrer son arôme subtil comme celui des fleurs, enivrant comme un chant joyeux. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraichissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme: transporté loin de leurs montagnes, il perd son*

goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils bien obligés de le garder pour eux, et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil! (*Là-Haut*, pp. 47-48)

### • Salanfe au printemps

Rod évoque un site que la civilisation moderne a considérablement bouleversé. La construction d'un barrage a enlevé à ce grand plateau la séduction qui avait charmé notre romancier et les nombreux touristes qui s'y rendaient:

*Sous les parois qui la ferment, au pied du glacier de la Tour-aux-Fées, la plaine gazonnée et marécageuse s'étendait, si profondément solitaire qu'on pensait à ce que fut le monde au temps de sa virginité, quand les êtres ne se mêlaient pas encore aux choses, ou quand il n'y avait, pour animer les paysages déserts, que des monstres aux formes lentes, à peine dissemblables du limon d'où le Verbe les tirait. Cependant, pour atténuer la tristesse sauvage de cette impression, des fleurs éclatantes s'épanouissaient en une symphonie de couleurs et de grâce, car c'est dans l'enchantement du printemps que l'Alpe est la plus belle, constellée de fleurs comme un ciel où il n'y aurait que des étoiles, gemmée de fleurs comme une chevelure où luiraient plus de pierreries qu'il n'y en a dans les contes de tout l'Orient. Ce sont de vastes champs de rhododendrons, d'un rouge vif, dressés sur leurs tiges ligneuses aux dures feuilles luisantes: fleurs hardies et malicieuses, fleurs vigoureuses, fleurs de santé, de bonne mine et de courage; de place en place, parmi leurs buissons envahissants, se dressent en soleils orangés les grandes fleurs de l'arnica, tandis que des lis martagons balancent leurs turbans ponctués de pourpre, et que d'autres lis, ces petits lis blancs qu'on nomme des «paradisies», si délicats, si frêles, semblent destinés à mourir aux premières gouttes de rosée. Des violettes à deux fleurs, abondantes et menues, garnissent de touffes jaunes le creux des roches. Sur les replats du gazon, il y a des tapis de pensées, d'un bleu intense, de gentianes encore plus bleues, ouvrant leurs corolles en coupe allongée au-dessus de leurs feuilles coriaces, de grassettes d'un bleu presque noir, pareilles à de minuscules cornes d'abondance, de myosotis d'un bleu clair et vif, du même bleu que le ciel. Au bord des névés qui se retirent, pointent les clochettes dentelées des soldanelles, petites fleurs en demi-deuil d'un lilas tendre, de la couleur des chagrins presque consolés, si pressées de naître qu'elles percent la couche de neige trop lente à disparaître. Jusque dans les pierriers s'ouvrent les céraistes aux blancs pétales étalés, les courtes grappes des linaires au palais de safran, les*

*bouquets blancs des achillées. Et il y en a d'autres encore, car toutes les herbes fleurissent, toutes les mousses, toutes les plus humbles graminées dans une gaieté folle, dans un éperdu besoin de vivre, de jeter leurs pollens aux brises caressantes, de semer pour l'avenir des moissons de pétales colorés, de pistils odorants. C'est comme un sourire épanoui des plantes, autour desquelles bourdonnent d'invisibles insectes dont le bruissement se fond dans le silence, tandis que de grands papillons furtifs, des apollons aux ailes lumineuses voltigent parmi toutes ces fleurs comme des fleurs vivantes. (Là-Haut, pp. 97-98)*

## • L'ascension de la Tour Salière

Accompagné des deux guides de Vallanches, Maurice Combe et César Cascadey, Volland (Emile Javelle, l'auteur apprécié des «Souvenirs d'un alpiniste») s'est lancé à l'assaut de la Tour-aux-Fées (Tour Salière).

Ce texte est long, à l'image du difficile parcours offert aux alpinistes. La course finira d'ailleurs tragiquement puisqu'elle s'achève dans la chute mortelle de Volland. Celui-ci avait-il souhaité finir sa vie dans pareille catastrophe? En réalité, ce ne fut pas le cas, mais la création romanesque pouvait permettre un tel dénouement, drame qui n'est jamais exclu dans l'histoire de la haute montagne:

*Le guide examina les rochers dressés au-dessus d'eux, et dit:  
- C'est maintenant que ça va chauffer!*

*En effet, il s'agissait de gravir une succession de «cheminées» perpendiculaires, dont nul indice ne leur révélait la nature: en sorte que, pour choisir les plus accessibles, il leur fallait se fier à leur instinct. Telle pouvait être brusquement coupée, manquer des saillies indispensables, aboutir à un passage tout à fait infranchissable. Ce fut donc une véritable bataille qu'ils engagèrent là: repoussés quelquefois, ils se repliaient, se recueillaient, recommençaient l'attaque; après avoir dangereusement conquis quelques mètres, il leur fallait les rendre, redescendre à travers un autre péril pour prendre une autre direction. Suivant les exigences du rocher, ils attachaient ou dénouaient les cordes, ou faisaient la courte échelle, le dos solide de Maurice leur prêtant son appui. La montagne avait cessé ses décharges: elle ne se défendait plus que par sa formidable inertie. Un silence infini les entourait, que rompait seul le halètement de leurs poitrines ou les rares paroles qu'ils se jetaient l'un à l'autre:*

*-Par ici, je crois...*

- Non... la roche est mauvaise... par là, plutôt!

Les «cheminées» se succédaient, plus raides à mesure qu'on s'élevait davantage; mais toute cause de vertige ayant disparu, Volland se jouait dans cette vigoureuse gymnastique, qui n'exigeait aucun effort qu'il ne pût fournir. Il se sentait libre et gai, maintenant, - de cette gaieté qu'il connaissait bien, qui ne manquait jamais de s'épanouir en lui, dans les hauteurs, aux approches de la victoire finale. Tout à coup, il poussa un cri de joie:

- Hop là! nous y sommes!

La dernière cheminée les avait comme jetés sur l'arête, assez large à cette place pour qu'ils pussent s'asseoir.

- Cré mâtin! fit Maurice en se frottant les genoux, - ses genoux de cinquante-cinq ans, qui commençaient à se rouiller un peu.

Maintenant, d'autres montagnes surgissaient: celles qu'avait jusqu'alors cachées la paroi même qu'ils gravissaient, et d'autres encore, qui semblaient monter à l'horizon. Proches ou lointaines, nettement profilées, en tons durs, aux premiers plans, ou estompées en lignes bleuâtres sur le bleu du ciel, elles les entouraient de tous les côtés, pareilles aux vagues figées d'un mer furieuse: les unes, en troupeaux, descendaient en tranches énormes et bondissantes entre les vallées; les plus hautes, dédaigneusement isolées, semblaient se menacer à distance, par-dessus les moutonnements de l'espace; fines comme des découpures de cathédrales ou régulières comme des pyramides, elles s'accroupissaient en des poses de monstres au repos, s'estompaient avec des svelteness de colonnades, se tordaient comme des troncs que travaille la sève, se tassaient comme des citadelles écroulées. Aux Alpes du Valais, s'ajoutaient les Alpes de l'Oberland, dont la ligne tourmentée fermait l'horizon; plus près, par-delà le Florent, les aiguilles des massifs du Trient et d'Orny surgissaient de leur désert de glace; puis l'Aiguille-Verte allongeait son arête énorme et circulaire, aussi grandiose que l'entassement voisin du Mont-Blanc; plus près encore, une autre arête, celle du Cheval-Blanc, allait rejoindre le sommet du Buet, morne, désolée, avec des coulées de roches noires parmi ses neiges. Et puis, partout, c'étaient encore d'autres montagnes, des montagnes toujours, les Alpes, toutes les Alpes, telles qu'un caprice de la nature les a faites, de pierre et de glace, pour écraser un morceau de la terre sous leur poids magnifique.

Volland contemplant ce spectacle toujours changeant et toujours le même, qu'il avait vu déroulé au pied de tant de cimes. Pour en varier l'aspect, il fit quelques pas sur l'arête, s'éloignant ainsi de ses compagnons. La victoire l'exaltait. La fièvre de la marche battait dans ses veines. Il ne sentait plus aucun vertige, aucune fatigue. Il plongeait ses regards dans le vide, il les emplissait d'espace, de lumière, d'air frissonnant,

*de lignes superbes, de couleurs merveilleuses. Il buvait la blancheur étincelante des glaciers, le vert des pentes et des vallées, le bleu du ciel. Il ne pensait plus: sa pensée aspirait l'espace. Son âme s'ouvrait pour accueillir, comme en des reflets condensés, toute la beauté des choses: elle s'élargissait, comme si elle eût embrassé l'infini, elle se fondait, elle se dissipait, dégagée de ses liens, délivrée de ses attaches, n'étant plus qu'un atome imperceptible de cet ensemble qu'elle suffisait pourtant à réfléchir avec ses plus légers détails et dans toute son immensité. Il vécut un de ces instants dont la volupté une fois savourée dépose au fond de vous le germe d'un désir éternel; un de ces instants où la conscience s'évanouit délicieusement dans les choses et se pâme sous la caresse du néant, un de ces instants où l'on ne sent plus peser sur soi ni le poids fatigant de l'être, ni l'effrayante menace de la mort. Et comme il était là, debout au bord de l'arête, la roche friable céda tout à coup sous ses pieds. Il ne poussa pas un cri. Ses deux compagnons, dont les cheveux se dressèrent d'effroi, virent seulement son grand corps tomber en tournant sur lui-même le long de la paroi qu'ils surplombaient, filer sur la surface du glacier qu'ils venaient de traverser, disparaître parmi les cailloux que sa chute entraînait, dans le gouffre ouvert sur Solnoir. La catastrophe ne dura pas un quart de minute: la montagne avait, d'un seul coup, dévoré sa proie et rentrait dans son silence tranquille et souriant. (**Là-Haut**, pp. 168-170)*

Tels sont les trois textes qui, à eux seuls, nous invitent à la lecture de ce roman.

Oserions-nous défendre la mémoire de notre romancier en disant que son «aura» s'est estompée lorsque C.-F. Ramuz a publié ses premières oeuvres et que le public n'a pas manqué de se laisser séduire par un art nouveau et plus proche de sa sensibilité.

Les passages cités sont tirés de «**Là-Haut**», roman d'Edouard Rod, paru pour la première fois en 1897, réédité récemment aux Editions de l'Age d'Homme dans la collection Poche Suisse et agrémenté d'une postface signée César Revaz.

# Sacré chemin

G.L

*Il paraît que tu fais route avec nous,  
nous dit la Bible.*

*Il paraît que tu nous conduis  
sur tous nos chemins quotidiens...*

*C'est vrai que tu as offert à Adam et Eve  
le chemin des merveilles de ta création,  
le chemin de tous les arbres du Jardin,  
mais pourquoi donc le chemin vers l'arbre interdit  
était-il si lisse et si tentant?*

*C'est vrai que tu as offert à Abraham  
un chemin de promesse  
illuminé par toutes les étoiles du ciel,  
mais pourquoi donc le chemin d'Isaac  
vers la montagne du sacrifice  
était-il si lourd et si sombre?*

*C'est vrai que tu as offert à Moïse  
et au peuple de ta dilection  
un chemin du service et de libération  
à travers le désert et la mer fendue,  
mais pourquoi donc le chemin  
qui retourne vers l'Egypte des soupes grasses  
est-il si facile et si simple?*

*C'est vrai que tu as offert à David,  
le roi selon ton cœur,  
le chemin de l'arche et de l'alliance,  
mais pourquoi le chemin vers  
l'épouse d'autrui et vers l'avilissement  
est-il si plein de séduisantes illusions?*

*C'est vrai que tu as offert à ton peuple  
le chemin vers le temple et vers ta Présence,  
mais pourquoi les chemins d'exil et de désespoir  
sont-ils si longs et si douloureux?*

*C'est vrai que tu as offert à Marie  
le Chemin qui accomplissait toute promesse,  
mais pourquoi ce Chemin va-t-il vers la Croix et l'Absence?*

*«C'est vrai, dit Dieu, mais rappelle-toi  
que le seul chemin que je t'offre, c'est moi-même,  
qu'à travers les illusions de tes routes  
je m'offre à toi comme le Chemin, la Vérité et la Vie.»*